

LES AVENTURES D'ACE BURTON
L'INDESTRUCTIBLE CHATEAU ET LE TOBOGGAN
Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

Le château se tenait isolé, à l'aplomb extrême d'une falaise à la sortie de la ville, et donnait sur la mer vers l'ouest. La bâtisse était lugubre avec ses tourelles en ruine, autour desquelles voletaient avec lassitude de vieux corbeaux exténués. L'unique chemin menant à l'entrée était escarpé, rocailleux et impliquait le passage d'un marécage poisseux, à côté duquel était plantée une pancarte séculaire :

*Terrain à vendre
120 000 francs
21.31.44.67.*

La seule personne qui avait su y voir une opportunité s'appelait Samuel Edgarson et était un industriel aussi riche et puissant qu'américain. Suite à une certaine frivolité de son traducteur, il avait passé ses vacances à Le Portel Plage (Pas-de-Calais). Profitant du temps estival pour visiter les environs en limousine sans jamais en sortir, il avait découvert la vieille demeure et sa pancarte. Il avait immédiatement acheté le terrain et entretenait le projet démesuré de faire construire le plus grand toboggan de tous les temps, depuis le sommet de la falaise jusqu'à la plage.

La seule chose qui le retenait de commencer ses travaux était ce vieux château qui s'érigeait face à lui, tel le souvenir d'une noblesse française révolue depuis de nombreuses années. Samuel Edgarson avait entrepris la démarche auprès d'un *vice-truc* (il avait quelques difficultés avec les titres). En vertu de son salaire immoral, ce dernier avait fait demander à un employé au salaire révoltant de demander à une secrétaire au salaire extravagant de prendre contact avec un travailleur au salaire excusable pour qu'il se renseigne sur l'appartenance de cette demeure, et éventuellement sur le nom des trois principales personnes à corrompre dans la ville pour avoir ne serait-ce qu'une seule journée de beau temps avant la fin du mois de juillet.

Après avoir passé plus de coups de fils que ne pourrait en comporter un tapis persan, et fourni plus de documents officiels que n'aurait pu en contenir la bibliothèque d'Alexandrie, Jonathan Smith, travailleur aussi bronzé et musclé qu'américain, décida d'accélérer les démarches dans ses recherches. Ainsi, après avoir « gracieusement » « partagé » quelques « rares » « documents » mauves d'art moderne, il apprit que le propriétaire du château s'appellait Bourdon.

Antoine Bourdon.

Le château lui appartenait bien, à la suite d'une succession de successions de biens. Il avait reçu une lettre de son notaire pour le prévenir de cet héritage, mais l'enveloppe encore cachetée était actuellement dans le tiroir « affaires résolues » de son nouveau bureau, acquéri quelques semaines auparavant. Il ignorait donc tout sur cet héritage, jusqu'à l'existence de la personne qui, neuf mois auparavant, lui avait abandonné la vieille bâtisse. Il va donc de soi qu'Antoine Bourdon n'aurait jamais porté plainte pour démolition abusive de bien personnel si le château avait été rasé ; mais ça, ni Jonathan Smith, ni la secrétaire, ni l'employé, ni le *vice-truc* - ni même Samuel Edgarson ! - n'auraient pu le savoir, aussi américains qu'ils pussent être.

L'enveloppe chiffonnée aux couleurs douteuses (mi-confiture, mi-shampoing au miel) avait glissé dans ce tiroir-source-de-fierté, au milieu de cinquante-deux dossiers, vingt-et-un prospectus datant de 2004 à 2008, trois araignées à géométrie plane et un repose-verre dégageant de vieilles odeurs de cerise. Cette façon de ranger n'était pas si étonnante pour qui connaissait un peu l'homme ; mais ce qui était *vraiment* surprenant, c'est qu'Antoine Bourdon avait réussi en une vingtaine de jours seulement à transformer un nouveau bureau en précieuse œuvre architecturale que n'importe quel amateur d'art n'oserait toucher de peur de la voir s'effondrer.

En réalité, Antoine Bourdon n'était pas seulement un artiste, il était également, selon lui, un célèbre détective privé. Et il préférait être appelé Ace Burton pour deux grandes raisons...

La première c'est que, d'après une récente étude, un nom court et américain multiplie la clientèle du *private eye* d'un facteur six environ (avec un intervalle de confiance de 4,3 à 7,7 au seuil de cinq pourcents). Si ledit détective porte un chapeau en feutre et un vieux costume élimé, il peut s'attendre à avoir en moyenne deux affaires par semaine, dont 1,87 concernera une affaire de jalousie ne rapportant généralement rien de plus que quelques photos qui, fatalement, finiront dans un classeur qu'Ace Burton ré-ouvrira de temps en autre en pensant avec nostalgie au passé.

La deuxième bonne raison de changer de nom était de pouvoir s'éloigner le plus possible de ce patronyme qui lui rappelait trop les bons moments que le vin et lui avaient eu ensemble. Il souhaitait couper définitivement les ponts avec l'alcool et avait pris de bonnes résolutions : tenter une fois par an d'en finir avec sa maladie.

Notre histoire commence cet après-midi là, le jour où il a rechuté...

Il avait vu arriver chez lui Jonathan Smith, travailleur bronzé et musclé - donc éminemment américain. Celui-ci était venu lui faire part des projets de son patron, Samuel Edgarson.

Ace Burton tremblait de bonheur à l'idée d'échanger une demeure qu'il ignorait lui appartenir contre une indécente somme d'argent. Il savait par expérience cinématographique que les riches industriels américains n'ont cure du nombre de zéro que comportent leurs chèques, pourvu qu'ils aient ce qu'ils souhaitent. C'est ainsi que pour fêter l'événement, il décida de briser sa résolution (« une telle nouvelle ne peut pas rester sèche : arrosons-la ») et d'offrir un verre de scotch à Mr. Smith qui semblait ravi - et de s'en servir un par la même occasion, mettant un terme à son abstinence annuelle, après déjà quatre heures de privation.

Ace signa rapidement le contrat dès que Mr. Smith, après un rapide coup de fil à Mr. Edgarson, avait accepté sa clause écrite « en cas de problèmes relevant du mystère, je m'engage solennellement à faire appel à Ace Burton en premier et dernier lieu », et sa clause orale : la visite du château avant la vente.

Si officiellement son objectif était de renouer avec les racines profondes de son passé lointain à travers une demeure séculaire qui a vu naître et mourir maints ancêtres (ou, comme il le dit lui-même « se sentir chez mes très vieux »), officieusement, il espérait pouvoir retrouver quelques richesses sous forme de louis d'or ou de chandeliers en argent massif.

Lorsqu'il s'approcha de la vieille demeure, le détective sentit que quelque chose n'était pas tout à fait normal - un peu cette impression que l'on peut avoir lorsqu'on pénètre dans une faille du continuum espace-temps, ou toute autre expérience semblable. Néanmoins, il poursuivit son chemin au-delà du marécage exalant une odeur qui n'était pas sans lui

rappeller celle du tiroir à dettes de son bureau – dettes qu’il pourrait bientôt régler dès que son compte sera « gracieusement » renfloué.

Toc toc toc !

Pas de réponse...

Toc toc toc ?

Toujours rien.

C’est alors qu’Ace Burton réfléchit : comme le château lui appartenait et que personne ne devait donc l’habiter, personne ne lui ouvrirait. Quel que soit le côté de la porte en bois moisi duquel il se trouvait, la frapper l’aiderait sûrement à la faire trépasser, mais aucunement à la passer. C’était logique et il décida donc d’entrer.

Et c’est ainsi qu’il se rendit compte qu’il n’avait pas la clé...

Habitué de ce genre de situation, le détective força la serrure avec sa carte bancaire, qui trouvait là sa seule utilité (il était interdit bancaire depuis environ trois coupes du monde).

« Hein ? »

Ace Burton fut accueilli par ce bruit lointain, à la fois simple et primitif, mais pourtant lourd de mystères, lorsqu’il bascula brutalement de l’autre côté de la porte - la méthode de l’épaule ayant fourni de meilleurs résultats que celle de la carte bleue.

Un vieil homme apparut en robe de chambre couleur fantôme, en haut d’un vieil escalier en marbre. Le regard fébrile, il dévala promptement les marches effritées, qui semblaient n’avoir jamais été foulé depuis ce jour ancien où Scroung le Frileux avait porté un coup de massue fort peu paléolithiquement correct à Nurch le Faiseur de Feu, déclenchant la première guerre de l’humanité.

Le vieil homme se placa au centre du hall poussiéreux, face à Ace Burton. Ce dernier dut se pencher pour soutenir le regard du vieillard, une trentaine de centimètres sous le sien.

Un silence s’installa. Un silence lourd. Un silence en tout point semblable à celui qui précéda le « Houjppumhetcha ? » que prononça Scroung à Nurch en désignant le bois enflammé ce fameux jour. Soudain, le vieil homme rompit le silence :

« Houjppumhetcha ? »

- Je vous demande pardon, demanda le détective, le flegme totalement décontenancé par cette historique réplique.
- Je disais : où ai-je pu mettre ça ? répliqua le vieil habitant du château.
- Ah... laissa échapper Ace Burton, heureux de revenir dans la conversation. C’est également une question que je me pose tous les jours...

Et il songea à son porte-monnaie en cuir abîmé, sa ceinture, son permis de conduire, sa carte d’identité, la moitié de ses cartes de fidélité, son rasoir, sa brosse à dents, ses clefs, son crayon, la deuxième moitié de ses cartes de fidélité et sa dignité.

- Allons bon, je ne sais plus où je l’ai mis... repritle vieillard.
- Je chercherais bien avec vous, vous savez, mais je dois d’abord vous expulser de chez moi pour qu’on puisse raser le château, répondit le détective sur le ton de la conversation.

Se rendant compte du choc que cette annonce pourrait provoquer sur le vieillard probablement fragile, il se pressa d’ajouter :

« Mais ça n’est absolument pas personnel, puisque je ne vous connais pas. »

- Ah. Ca n’était pas vraiment sensé se passer comme ça. Je crois.

Le silence se réinstalla. Un silence qui aurait probablement englouti un océan si on l’avait lancé en son centre. Le vieil homme - qu’on aurait aimé appeler Igor, Nestor ou tout autre prénom en -or, mais qui n’avait pas eu la présence d’esprit de se présenter – rompit à nouveau le silence.

« Houjppumhetcha ? »

Et il se mit à tourner en rond au centre du hall, les bras croisés dans le dos et le regard penché dans ses pensées.

Antoine Bourdon décida qu'il ne pourrait rien en tirer de plus et sortit. De toute évidence, il n'y avait aucune richesse à récupérer dans ce château, sauf éventuellement pour un archéontémologue amateur d'araignées du XVII^{ème} siècle.

Trois semaines plus tard, une goutte perlait sur le front de Mr. Smith lorsqu'il décrocha le combiné vibrant du téléphone qui, déjà, semblait l'assaillir de mille griefs. Mr. Edgarson en personne, depuis Washington, demanda à son « travailleur » resté à Le Portel Plage si son château était rasé et son toboggan achevé.

Mr. Smith avait fait remonter l'information dans l'échelle hiérarchique mais elle s'était visiblement, et comme il l'avait prédit, interrompue à un barreau chancelant. Il ne savait donc pas trop comment expliquer, aujourd'hui au téléphone, à l'un des plus puissants industriels du monde que son château à abattre était toujours debout mais indestructible et, contre toute attente, immatériel. Il ne savait pas exactement par où il devait commencer : le fait que les masses de démolition passaient à travers le château comme s'il s'agissait d'un vulgaire brouillard londonien (épais mais finalement pas bien consistant), ou cette image qu'il avait eu de leur bulldozer passant à travers le château pour finalement atterrir une centaine de mètres en dessous au bord de la mer, avec tout au plus quelques égratignures et un chauffeur apeuré et mutique, ou encore ce vieil homme qui tournait en rond dans le hall depuis la visite du détective et qui n'avait pas réagi aux multiples attaques lancées contre sa demeure. Il ne savait pas s'il devait expliquer leur manque d'éthique, notamment lorsqu'ils avaient tenté d'attirer l'attention de cet homme en lui lançant divers projectiles graduellement mortels, à travers l'encadrement vide de la porte qu'Ace Burton avait défoncée. Les projectiles allaient du caillou au boulet de canon, en passant par les harpons et les balles de chasse pour perdrix et sanglier (ce qui n'avait rien donné, l'homme étant comme le reste du château sans consistance, sans matière, sans tout et plein de rien).

« Allô ? » osa-t-il fébrilement.

Pendant que Mr. Smith se posait toutes ces questions, Mr. Edgarson avait déjà raccroché. En son for intérieur, le premier se disait « oh mon Dieu ma carrière est en train de s'achever, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire après cet échec de vie, le reste ne sera plus comme avant, surtout lorsque ma femme me quittera pour partir avec le voisin aux yeux bleus et avec la grosse Porsche rouge dans laquelle ils emmèneront notre fille en vacances à Miami, mais qu'est-ce que je raconte je n'ai pas de fille, et mon voisin est une femme, à moins que la mienne ne soit trop déçue par les hommes, oh mon Dieu et tout ça c'est ma faute » ; tandis que le deuxième se disait « bon j'ai rien entendu, ça doit rouler ; saleté de téléphones avec leurs coupures et leurs fritures sur la ligne, tiens j'irais bien manger une frite moi ».

Le problème de Mr. Smith restait toutefois présent : il fallait démolir ce château coûte que coûte. C'est alors qu'il eut l'idée d'employer le seul homme à avoir jamais réussi à y entrer : Burton.

Antoine Burton.

Ou Ace Bourdon, ou un truc comme ça...

Bref le détective qui l'avait obligé contre son gré à boire un demi-verre d'alcool le temps que lui vidait la bouteille.

De toute façon, ça coûterait rien de faire appel à ses services, puisqu'il avait eu la présence d'esprit d'ajouter sous la clause du détective une mention stipulant que celui-ci ne pouvait ni refuser, ni prétendre à un quelconque salaire sur les 80 premières années d'enquête. C'est tellement facile de traiter avec des gens comme ça.

Ace Burton était chez Luc (ou Luke), grande brasserie qui lui servait quelques après-midi par mois de « salle de consultations. » Il s'installait alors à une table avec un carton tâché indiquant :

Ace Burton
Private-eye

Et les clients défilaient durant des heures et des heures pour lui raconter leurs misères quotidiennes. Quatre-vingt treize pourcents des histoires qu'il entendait concernaient des affaires de jalousie, parmi lesquelles seulement deux (en moyenne) feraient l'objet d'une enquête et se verraient ainsi attribuer le statut « d'affaire en cours ». Enfin, si le client était Lion et que le Soleil passait dans sa maison ou celle de son ascendant dans le courant du mois – ou tout autre facteur extrinsèque de chance – il y avait lieu de penser à l'éventualité que le dossier finisse dans le glorieux tiroir des « affaires classées ». Actuellement, il en était à cinquante-deux et depuis son retour d'Amérique du Sud deux mois auparavant, aucun de ses nouveaux clients n'avait su aligner convenablement sa planète dans la maison de son signe zodiacal.

Le premier client était un homme d'un âge respectable (cinquante-six ans) cherchant à renouer sa femme. Au terme d'une complexe discussion, Ace Burton finit par comprendre que « renouer sa femme » avait un sens beaucoup plus assassin qu'il n'avait pu l'imaginer au premier abord. Il orienta l'homme vers les pages jaunes (section psychiatrie) et invita la seconde cliente à s'asseoir.

La personne en question, Mlle Charlton, était d'un âge inspectable (vingt-trois ans) et cherchait le sens de la vie. Elle s'était dit qu'un détective l'avait sûrement découvert.

« Mais à quoi ça sert de vivre si c'est pour mourir ? » s'enquit-elle auprès du très certainement philosophe détective.

- Eh bien, je me suis déjà posé la question... lui répondit-il avec le regard inspectant.

Après une courte hésitation, il finit par lâcher le morceau :

- J'imagine que c'est à cause des points Esso.
- Pardon ?
- Vous connaissez le principe : plus vous faites le plein et plus vous récoltez des cadeaux.
- Oui, mais je ne vois pas le rapport.
- Eh bien, continua le détective, vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi seul le plein peut apporter des cadeaux ?

Il laissa sa question en suspens et replongea ses yeux dans ceux de son interlocutrice, dont la bouche béait assez piteusement.

- Vous les mettez à sec, poursuivit-il, et pour vous remercier, ils vous offrent des cadeaux. C'est louche, vous ne trouvez pas ?
- Jusque là, ça ne m'avait semblé étrange, non, répondit la jeune femme légèrement désorientée. Ils cherchent simplement à nous fidéliser pour qu'on y revienne.
- Ah ! On y vient !

Pendant ce temps, le premier client appelait la maison du marin pour leur demander une corde fort solide.

- On y vient où ? s'enquit la jeune femme. Je ne comprends toujours pas en quoi les points Esso doivent donner un sens à ma vie.

- Eh bien, vous vivez pour vider la Terre de ses produits, n'est-ce pas ?
- Euh...

Un silence lourd s'installa. Un silence qui, s'il était jeté au milieu de l'océan, en absorberait toutes les algues et les poissons de moins de dix-huit kilos. Assurément, ce n'était pas *exactement* le même silence qu'avec le vieil homme du château. Et c'est lorsqu'il pensa ainsi à cette anecdote d'il y a quelques jours qu'Ace Burton vit entrer dans le bar Mr. Smith. Il lui fit signe d'approcher.

- J'imagine que d'un certain point de vue, reprit la deuxième cliente, vous êtes dans le vrai.
- Et pourtant, la chance vous sourit parfois...

Devant le regard bovin de la jeune femme, il porta le coup de grâce :

- Donc vous videz les pompes et pourtant on vous fait des cadeaux.
- On veut... commença-t-elle. On veut... (un éclair illumina ses yeux) On veut nous fidéliser pour qu'on y revienne.
- Exactement ! C'est le cycle de la vie et des renaissances perpétuelles, de la réincarnation et...

Ace n'eut pas l'occasion de finir d'exposer ses intéressantes philosophies de vie car la cliente s'était levé avec un regard d'illuminée, et Mr. Smith avait immédiatement fait place. Le premier client était en train d'appeler un menuisier pour faire installer des poutres dans son salon.

Mr. Smith exposa la situation à Ace Burton - sans omettre le bulldozer dévalé par Dieu-sait-quel miracle sur la plage - et ses ennuis pour démolir le vieux château, ou même entrer à l'intérieur. Le détective fut surpris, car lui y était parvenu sans peine : il se demanda s'il n'avait pas finalement de multiples super-pouvoirs, comme il l'avait si longtemps imaginé. Il repensa à ce super héros en cape bleue et rouge qui sautait de poteaux électriques en poteaux électriques dans son imagination d'enfant et ne sortit de ses rêves que lorsque la police arriva, appelée par Luc/Luke le barman, pour emmener le premier client aux intentions clairement exécutantes.

Il avait beau savoir que tout ceci était ridicule et qu'un type qui passait son temps en voiture à regarder les poteaux électriques ne serait sûrement pas d'un grand secours, Mr. Jonathan Smith n'avait plus foi qu'en Ace Burton. C'était probablement sa dernière chance de ne pas voir sa femme s'éloigner vers la Floride avec la voisine au volant de son énorme Porsche rouge (Mr. Smith, tout américain qu'il était, avait une personnalité égratignée par quelques traits paranoïaques).

Arrivé devant le château, le « travailleur » de chez Edgarson prit une mine grave.

« C'est ici » avoua-t-il honteusement au détective, en désignant la vieille bâtisse d'un index tremblotant.

- Je connais, répondit Ace Burton. J'y suis déjà allé...

S'il avait eu des lunettes de soleil, il les aurait laissées glissées sur le bout de son nez en disant « allons-y ». Mais dans le Pas-de-Calais, il n'avait strictement aucune raison d'avoir des lunettes de soleil sur lui en plein mois de juillet.

Lorsqu'Ace Burton entra, avec toujours cette légère sensation de faille temporo-spatiale à franchir, le vieil homme lui demanda :

- Où ai-je bien pu mettre ça ?

- Bonjour, répondit Antoine Bourdon.
- Oui, j'aimerais bien, fit celui-qu'on-aurait-aimé-appeler-Hector. Je n'arrive plus à me souvenir où j'ai bien pu le fourrer. Vous n'avez pas une réponse, vous ?
- A vrai dire, non, s'excusa platement le détective. J'ai même plutôt des questions à vous poser...
- Faites donc, mais je vous en prie, aidez-moi à retrouver ce que je cherche.
- Si seulement je savais ce que vous cherchez, lui rétorqua Ace.
- Oui, si seulement...

Aussi loin pourrions-nous pousser l'analyse de cette réplique, il semble évident que notre conclusion serait celle qu'a immédiatement eue Ace Burton : aucune.

- Mais, tenta le détective, est-ce que c'est plutôt grand ou plutôt petit ?
- Eh bien, réfléchit le vieil homme, j'imagine que c'est petit. Sinon, je l'aurais déjà trouvé, non ?
- Ca n'est pas à moi qu'il faut le demander. Vous vous souvenez de la forme ?
- Il me semble que ça rentrait dans une boîte.
- Ah ! fit victorieusement le détective. Et vous avez conservé cette boîte ?
- Hélas, il me semble que je l'ai perdue également le même jour.
- Ah...

Celui-qu'on-aurait-également-aimé-appeler-Nestor se remit à tourner en rond et Ace Burton le regarda faire, impuissant. Il aurait aimé interrompre ce piétinement interminable, ou simplement lui demander de tourner dans l'autre sens. Il aurait également aimé sauter de poteaux électriques en poteaux électriques, et se dit que cette idée persistante commençait à être sérieusement inquiétante.

- Vous savez que ce château est indestructible ? demanda finalement le détective après être enfin revenu au monde réel.
- Oui et non. Il est juste intemporel. Pourquoi ?
- Ah. Je ne comprends pas bien, ajouta le détective avec une moue très en accord avec ses paroles, mais c'est assez fâcheux parce que, voyez-vous, on cherche actuellement à le démolir pour construire un toboggan. Et ça ne marche pas des masses.
- Oui, c'est parce que vous l'avez déjà détruit, il me semble.
- Pardon ? demanda Ace, incrédule. Quand ça ?
- Il y a quelques semaines, mais j'étais réveillé alors j'ai empêché tout ça. Si je ne m'abuse, ça doit être ça, oui.
- Ah. Evidemment, vu sous cet angle.
- En fait, oui, je crois que vous auriez dû le détruire plus tard, suite à un classique imprévu dans les travaux. Mais pour une fois, les délais ont été respectés... Allez donc comprendre ! s'emporta le vieillard. Si on ne peut plus se fier aux retards naturels, à qui pouvons-nous bien nous fier ? Hein, je vous le demande : à qui pouvons-nous bien nous fier ? Allons bon, pourquoi je m'emporte...

Ace Burton ne savait trop quoi répondre. Donc le château était déjà détruit, mais lui seul pouvait y entrer, et quand un bulldozer essayait de le détruire, il se retrouvait immédiatement sur la plage... Ca faisait tout de même deux énigmes insolubles, à quoi Victor-dit-Nestor-ou-Hector, se permit d'ajouter cette troisième-ci :

- Bon sang... Où ai-je bien pu mettre ça ?
- Et il se remit à tourner en rond.

Mr. Smith venait d'être promu *vice-truc* par Mr. Edgarson. Jamais de sa longue carrière ce dernier n'avait eu affaire à un élément aussi brillant. Un homme capable de transformer un vieux site dans une région hostile en le plus grand lieu d'attraction du monde était forcément un génie.

Mr. Smith n'en revenait pas. Il avait attendu la sortie du détective alcoolique pendant de longues minutes, puis de longues heures, puis de longs jours. Enfin, après une semaine passée à le regarder discuter avec le vieil homme dans le hall, il décida d'envoyer un bulldozer frapper à la porte. Lorsque celui-ci finit une centaine de mètres plus bas, au bord de la plage et toujours en état de marche, Mr. Smith décida que c'en était trop et décida d'entrer voir lui-même ce qui se tramait là-dedans. Il s'était approché de la bâtisse, après avoir passé le marécage poisseux qui y faisait face. Il avait ensuite fait un pas à l'intérieur. Mais ce pas n'atterrit jamais sur le sol ferme et poussiéreux du hall où le détective et le vieil homme semblait échanger des idées. Son pas atterrit sur une surface déclive et glissante.

Son pas atterrit sur un toboggan invisible dissimulé sous le château immatériel.

Le temps de la descente vers la plage, où il rejoignit le bulldozer, Mr. Smith comprit.

Oh, il ne comprit pas qu'il s'agissait d'une faille temporo-spatiale, un château et un toboggan construits tous deux à travers tous les âges, dans le présent, le passé et le futur. Il ne comprit pas qu'Ace Burton était responsable de cette amusante mais exaspérante anomalie depuis qu'il avait réveillé le vieux savant fou qui habitait cette bâtisse plusieurs siècles auparavant (ou dans le futur).

Non, il ne comprit pas tout ça. Mais il comprit qu'il y avait moyen de se faire du blé, beaucoup beaucoup de blé.

Et en effet, Mr. Edgarson s'était fait suffisamment de blé pour pouvoir, s'il le souhaitait, recouvrir toute la Russie d'un immense champ.

Le lendemain de la découverte, le lieu était déjà bondé et les rendez-vous de glissade étaient posés pour une semaine. Le surlendemain, les rendez-vous étaient pris pour un jubilé. A la fin de la semaine, les rendez-vous étaient pris pour le lendemain, mais à coup de milliers de dollars, car Mr. Edgarson savait convertir l'impatience en billets verts. Le monde entier se régala de cette anomalie qui semblait s'accorder à la grande théorie de Mlle Charlton, selon laquelle « la vie c'est comme les points Esso ».

Ace Burton n'en pouvait plus de cette mascarade. Depuis que Machin-or lui avait parlé de l'intemporalité et de ses conséquences, il avait mille questions en tête à lui poser :

- Donc le château n'a jamais existé ?
- Bien sûr que si, répondit le vieil homme en se donnant un petit coup exaspéré sur la tête. Enfin, je crois. Son problème c'est plutôt qu'il a toujours existé, il me semble. Mais encore une fois, s'il était détruit, vous ne pourrez plus prouver qu'il a existé car il disparaîtra à tout jamais dans le passé comme dans le présent et le futur.
- Mais on ne peut pas le détruire ?
- Si. Enfin, je crois me souvenir que si.
- Mais bon sang, souvenez-vous ! s'emporta le détective. Ca n'est pas le moment de perdre la mémoire !

Un silence abyssal, capable certainement de beaucoup de choses, se mit en place.

- Oui... Je crois que c'est ça.
- Plaît-il ?

La célérité d'esprit n'avait jamais une discipline où Antoine Bourdon avait pu un jour se vanter de briller. Mais cela ne lui avait jamais vraiment traversé l'esprit à vrai dire.

- Donc, poursuivit le vieil homme pour lui-même, je suis le créateur de ce château. Ca me revient maintenant... C'est intéressant, je sais tellement de choses ! Whaow ! Je sais guérir, je sais vaincre la mort, je sais ralentir le temps avec ce sablier (il sortit un étrange boîtier en aluminium de sa poche) – comme ça – ou l'accélérer – comme ça. Là, demanda-t-il en tournant son regard à nouveau plein de vie vers le détective, vous pensez être entré depuis combien de temps ?
- Euh... Je dirais trois heures.
- Faux ! C'est faux ! Ca fait trois semaines ! Ah ah ah ! Vous avez vu ?

Igor ou Nestor semblait fou. Antoine Bourdon se demanda ce qu'il devait faire. Il savait vaguement comment tout ça finirait pour lui : mal.

- Vous m'avez sauvé la vie, vous savez, déclara le vieil homme. Normalement, j'aurais dû rester endormi et le château aurait été démoli avant que je ne puisse faire quoi que ce soit.
 - Ah bon.
 - Vous avez réussi à me réveiller, et remodeler à votre gré une faille temporo-spatiale, vous devez être fier de vous, non ? l'encouragea celui-qui-aurait-dû-être-nommé-Igor.
 - Bof.
 - Tout de même, tout de même ! Ca n'est pas rien d'être le seul à avoir accès à un endroit du monde. Enfin, je trouve. C'est le rêve de toute ma vie, moi.
 - Ah.
 - Oui, bon c'est pas tout ça mais si je veux retrouver un peu de tranquillité et finir ma nuit en paix, il va falloir que je fasse disparaître ce château. Mais avant, mon cher sauveur, je veux vous faire un cadeau particulier. Demandez-moi une chose vous voulez savoir, sur n'importe quoi !
 - Sur n'importe quoi ? demanda le détective, le regard malicieux.
- Enfin quelque chose qu'il comprenait.

Douze jours après la découverte de Mr. Smith, le château disparut et le toboggan apparut. Plusieurs milliers de personnes se réveillèrent ce jour-là avec des factures colossales engendrées pour l'achat d'un ticket de « toboggan ». Leur expression au moment de cette découverte fut quelque chose de très ponctué (approximativement : « ???!!! »)

Le toboggan était tel que Mr. Edgarson l'avait imaginé (et construit, quelques semaines auparavant, sans vraiment en être conscient). Mais sans le château immatériel au-dessus, il n'intéressait plus personne et le nombre de désistements fut si important que Mr. Edgarson décida de calmer ses nerfs sur ce petit nouveau *vice-truc*.

Etrangement, la date coïncida avec le retour d'Ace Burton. Et celui-ci semblait être le seul à se rappeler d'un quelconque château.

Il demandait d'ailleurs qu'on encaisse son chèque avec un nombre totalement déraisonnable de zéros, pour cet inexistant château, ce qui amusa beaucoup les services financiers de chez Edgarson. Ainsi, une fois de plus, Ace Burton rata la richesse de peu.

S'il avait su ça, s'il l'avait compris avant, il aurait sans doute demandé de l'argent au vieux Michel (finalement, il s'appela ainsi). Mais au moins, maintenant il avait la réponse à sa question : ce que le vieux Michel cherchait était sa mémoire.

C'était donc ça...